

INTRODUCTION

SISYPHE HEUREUX

Il faut imaginer Sisyphe heureux en bas de la montagne de son labeur, parmi les éboulis où sa pierre a roulé de son propre poids, lui-même homme au visage de pierre, selon Albert Camus¹. On ne sait s'il fut un sage ou un brigand, mais ça revient au même. Intelligent et rusé, il fut puni pour avoir percé quelques secrets des dieux et pour en avoir fait bénéficier les mortels. Son image communément partagée est celle d'une passion où l'on n'achève rien, où il faut récidiver, recommencer son labeur pour rechuter. Et pourtant, ce récit de malheur serait conçu et transmis par les dieux, non par les hommes. L'histoire de ce héros absurde aurait une face cachée, celle de son bonheur. Celle que Camus nous invite à regarder.

Pousser sa pierre jusqu'au sommet de la montagne des périodiques suppose accepter de la voir rouler en bas, entraînée par son propre poids, et consentir à recommencer. La tâche semble absurde car infinie, tant l'étendue à parcourir et la pente à monter sont hors mesure. Elle rappelle le rocher de Sisyphe, voire le fût percé des Danaïdes avec Théophile Gautier, esclave du feuilleton pour vivre, – « le feuilleton », note-t-il, « tonneau des Danaïdes où il faut verser toutes les semaines une urne de prose² ». Aux auteurs, aux usagers, aux chercheurs, les tâches liées à la presse périodique peuvent sembler pareillement infinies. Reconnaître pourtant la petite pierre qu'on pousse dans l'étendue comme un travail achevable, non héroïque, un besoin du monde fini, terrestre, et non de l'univers des dieux insatiables, peut être un bonheur partagé parmi les hommes. Ce qui n'enlève rien ni à la hauteur de la montagne, ni à l'ampleur des périodiques.

-
1. Albert CAMUS, *Le Mythe de Sisyphe, nouvelle édition augmentée d'une étude sur Franz Kafka*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1942 (49^e édition), p. 163-168.
 2. Théophile GAUTIER, « À mon ami Gérard de Nerval, au Caire », *La Presse*, 25 juillet 1843 ; recueilli in Théophile GAUTIER, *Critique théâtrale, IV. 1843-août 1844*, éd. Patrick BERTHIER, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 309.

Ce livre est une telle petite pierre. Il offre un entretien et neuf chapitres choisis parmi une vingtaine d'études sur les périodiques, notamment les revues, menées sur quelque vingt ans et dispersées dans des revues scientifiques et des collectifs, parfois en langue étrangère, voire inédites³. Il se donne deux objectifs : l'un est de proposer diverses manières de procéder, de questionner le bien-fondé de quelques appellations tenaces, et de montrer plusieurs aspects de la plasticité des périodiques; c'est une partie tactique ou, si l'on veut, méthodologique, et porte le titre « Approches ». L'autre est de montrer à quel point les revues sont des réseaux non seulement de personnes, de textes et d'idées, mais aussi de formes, de figures, et d'un certain imaginaire. Elle s'intéresse plus à l'esprit qui les anime et aux images qui les traversent – et qui retiennent en général moins l'attention, en les considérant comme une part vive de l'histoire culturelle.

L'une comme l'autre replacent les revues dans le plus vaste ensemble des périodiques et cherchent à montrer leurs liens à la presse, aux images, aux livres, à quelques formes d'expression comme le conte, la chanson ou le théâtre, aux portraits des célébrités, au voyage et aux croisières culturelles, à la mode. Comme les grains de pierre en bas du mont, elles ne prétendent pas à l'exhaustivité, mais se proposent, comme des éclats de minerai, à éclairer ce monde, pour en tirer quelques leçons, une réflexion et des aperçus de portée plus générale. Toutes deux sont proposées comme un sauf-conduit pour pénétrer dans le massif.

Il n'est de livre sur les périodiques qui n'ait de dettes à l'égard de vastes ensembles et celui-ci ne fait pas exception. Il n'aurait sans doute pas existé sans les discussions qui ont animé, déjà à la fin des années 1980, un groupe de doctorants dont je fis partie; sans les séminaires, journées d'étude et colloques qui m'ont régulièrement permis de rencontrer des collègues issus de champs disciplinaires différents en France et à l'étranger, de discuter et de comparer méthodes et manières d'aborder; sans le séminaire du TIGRE que j'ai le bonheur d'animer depuis 2004 à l'École normale supérieure, un ancien séminaire d'élèves que j'ai pu transformer en plateforme interuniversitaire et interdisciplinaire d'échanges; sans les deux volumes de *L'Europe des revues* (2008 et 2018) que j'ai codirigés avec Hélène Védrine, un complément du présent ouvrage – avec la différence que je mets ici à l'œuvre de manière plus personnelle des principes proposés à plus de soixante chercheurs impliqués dans ces deux entreprises collectives; et sans le 7^e colloque international de l'ESPRit, la European Society for Periodical Research, « Periodicals In-Between. Periodicals in the Ecology of Print and Visual Cultures »/« Les Périodiques comme médiateurs. Les Périodiques dans l'écosystème de la culture imprimée et visuelle »,

³. Voir la liste bibliographique en fin d'ouvrage.

que j'ai organisé à Paris du 27 au 29 juin 2018 grâce au soutien de nombreuses institutions et l'aide de plusieurs collègues, précédé d'un atelier d'étudiants de master et de doctorat sur ce même domaine⁴. Mes remerciements vont à tous pour la synergie dont témoignent ces travaux, et tout particulièrement à Hélène Védrine pour les deux entreprises collectives que nous avons menées ensemble et son accord à ce que je reprenne dans ce livre l'essai « L'image comme instrument critique dans les revues fin-de-siècle », fruit de notre travail commun.

Dans « L'esprit de la revue », un récit kafkaïen avant l'heure, Alcide Dusolier fait parcourir à un jeune homme en quête de reconnaissance le monde des revues établies aux noms fictifs (*La Revue universitaire*, *La Revue créole*, *La Revue impériale*, ultérieurement nommée *La Revue occidentale*). Le jeune homme n'y pourrait pénétrer et n'y est admis qu'au prix de mots censurés, de vers retranchés, et de franches coupures dans ses recensions critiques. Il lui faut *attraper l'Esprit de la Revue* comme on attrape un rhume. Pour y parvenir, Théodore de Banville, ancien jeune homme, s'était obstinément couvert l'œil gauche. Il avait alors pu regarder comme le directeur de *La Revue universitaire*, qui est borgne. Suite à ces entretiens, le jeune homme, préférant sa liberté, se réfugie dans le monde des petits journaux sans considération, où il fera carrière⁵.

Ce récit aussi réjouissant qu'ironique propose pourtant de regarder le sujet par le petit bout de la lorgnette seulement. Il ne dit mot des nombreuses interactions du monde périodique, préférant se cantonner dans une opposition durable entre *petit et grand*, qui fait aussi partie de la mythologie des médias.

Ce livre propose de changer de perspective sur cette question et sur quelques autres. Reconnaître les journaux et les revues comme une part active et parlante du système médiatique, c'est tenter de voir en Sisyphe un homme heureux.

4. Voir [<https://www.espr-it.eu/resources/past-conferences/33-past-conferences/past-conference-esprit-2018>].

5. Alcide DUSOLIER, « L'esprit de la revue », in *Nos gens de lettres. Leur caractère et leurs œuvres, nouvelle édition entièrement refondue et très-augmentée*, Paris, Maurice Dreyfous, 1878 (1864), coll. « Bibliothèque moderne », p. 174-186.

"Sisyphes heureux", Évanghélia Stead
978-2-7535-7935-4 – PUR, 2020 – www.pur-editions.fr